Fiction & Cie



Maryline Desbiolles

LA SCÈNE

roman

Seuil
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN : 978-2-02-102379-4

© Éditions du Seuil, janvier 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

www.fictionetcie.com

L'avènement de la mathématique moderne, la Mathématique, coïncida avec notre entrée au collège : les mathématiques et leur pluriel rabat-joie étaient voués aux orties. Notre jeune professeur aux yeux brillants était l'ardent chevalier de cette discipline nouvelle, et nul doute qu'il nous adouberait si nous nous en montrions dignes. J'éprouve à nouveau la fierté d'écrire Mathématique sans s sur la page de garde du cahier. On passe du pluriel au singulier, et tout est changé. On apprenait ce qu'aucun autre collégien n'avait appris jusque-là : les ensembles, les éléments, l'appartenance ou non des éléments aux ensembles, l'intersection, l'union et l'inclusion et les signes pour les noter comme autant de figures de notre blason. Nous pensions que la théorie des ensembles venait d'être créée. En réalité cette théorie qui propose ni plus ni moins un fondement aux mathématiques fut systématisée par le mathématicien Georg Cantor à la fin du XIX^e^ siècle, et controversée à cause de sa modernité. La puissance

de création de Cantor s'interrompit d'ailleurs de bonne heure comme il fut tourmenté par ce qu'on appelait alors une maladie nerveuse à laquelle n'était sans doute pas étrangère l'incompréhension quasi générale qui accueillit ses travaux. Se cachait ainsi un premier enseignement : ce qui est moderne l'est pour toujours, d'autant plus ce qui est trop moderne que l'on a éternellement du mal à avaler. La théorie des ensembles fut enseignée seulement quatre ou cinq ans au collège, et nous, les élèves pionniers, étions déclarés sacrifiés. La noble Mathématique rentra dans les eaux des mathématiques.

Quelques-uns d'entre nous, dont j'étais, on l'aura compris, avaient pourtant été enflammés par la théorie des ensembles, et orientés en seconde scientifique où l'algèbre et la géométrie, surtout la géométrie en ce qui me concerne, firent rapidement battre de l'aile notre enthousiasme. Le deuxième enseignement était qu'on pouvait être sacrifié et enflammé en même temps, que ce bûcher nous mettait à l'écart : la voie de la chevalerie est solitaire.

L'autre jour, dans un dîner, mon voisin de table se révéla mathématicien. Nous n'avons pas parlé de choses et d'autres. Avec la fougue transmise par notre jeune professeur, je redécouvrais les notions de la théorie des ensembles enseignées au collège, auxquelles depuis je n'avais plus pensé, et qui ainsi me parvenaient intactes, comme des dessins que l'on retrouverait roulés au fond d'un placard,

et dont l'intensité des couleurs, jamais usées par la lumière ni par notre regard, jaillirait comme au premier jour. Cette allusion aux dessins n'est pas fortuite, car ce qui me revenait avec précision étaient les figures et les symboles de la théorie des ensembles que j'aurais pu sans hésiter tracer sur la nappe pour mon voisin. Les ensembles eux-mêmes, de grossiers ovales, œufs ou pommes de terre comme on voudra, et dont le chevauchement abrite parfois les éléments communs, autrement dit l'intersection représentée par une petite arche, cependant que l'union l'est par une petite auge. Arche, auge, coque ou E majuscule qui ferait le gros dos et aurait les bras allongés pour signifier qu'un élément appartient, ou si l'E allongé est barré, qu'il n'appartient pas, coque évidée pour montrer qu'un ensemble est inclus dans un autre (le petit œuf dans l'œuf plus grand, il est drôle de le préciser entre parenthèses), qu'il est une partie ou un sous-ensemble de cet autre : tous les éléments du petit œuf sont aussi les éléments du grand œuf, éléments dont on peut énoncer la liste entre accolades, farandole entre festons, les accolades sont plaisantes à dessiner. Ce qui explique peut-être pourquoi l'ensemble vide, noté par un cercle barré, et privé de tout élément, qui n'appelle donc aucune accolade, me laisse froide, comme me laisse froide, et, plus encore, m'attriste que l'intersection entre deux ensembles soit égale à l'ensemble vide, une arche en pure perte en somme, ce qui implique que les deux ensembles sont sans appel disjoints.

Prenons un exemple, aurait dit notre jeune professeur aux yeux brillants : soit l'ensemble A (car les ensembles sont notés par des lettres majuscules et les éléments par des minuscules), l'ensemble que l'on pourra définir en compréhension par : les lecteurs de ce livre, ou en extension par {*x*, *y*, *z*…}, autrement dit : Pierre, Paul ou Jacques, suivis, osons l'espérer, de points de suspension ; eh bien l'ensemble A aura de multiples occasions de rencontrer ou de « couper » un autre ensemble, l'ensemble des lecteurs, L, notamment, dont A n'est qu'un sous-ensemble, ce qui revient à dire que l'intersection de A (les lecteurs de ce livre) et de L (les lecteurs tout court) est égale à A. Examinons aussi l'ensemble des hommes et des femmes aux yeux brillants (dont au moins, je l'espère, le professeur de mathématiques, moins jeune désormais, à la retraite sans doute, mais, gageons-le, dont les yeux brillent toujours, et à qui je tenterai de faire parvenir ce livre coûte que coûte) ou, pourquoi pas, l'ensemble des amateurs de seiche farcie. On m'opposera que l'ensemble A sera disjoint de quantité d'autres ensembles, notamment de l'ensemble de ceux qui ne savent pas lire, qui détestent les livres ou les mathématiques et singulièrement la Mathématique (quoique je ne puisse m'empêcher de nourrir quelque espoir à l'endroit de ces derniers) ou encore qui habiteraient Saint-Félix-Lauragais et qui, massivement, sans exception, pour une raison inconnue, n'auraient eu aucun appétit pour ce livre.

Et comme je renouais devant mon voisin de table avec ces bribes qu'on m'avait autrefois enseignées, il me semblait que je mettais joyeusement à jour un vocabulaire et une grammaire qui accompagnaient une manière de penser, une manière de vouloir à toute force composer des ensembles avec des éléments qui à première vue n'auraient rien eu à faire entre eux, mais qui, mettons, par leurs noms, par la grâce d'une assonance commune à leurs noms, seraient réunis, enserrés dans des accolades rêvées ; je mettais joyeusement à jour le désir forcené de composer des ensembles, de les réunir, de leur trouver des intersections en auscultant leurs propriétés, en les tirant au besoin par les cheveux, désir qui n'est autre au fond que celui de l'écriture.

Intersections

Que la théorie des ensembles me revînt lors d'un repas de vernissage où je me trouvai par hasard près d'un mathématicien me fit sans doute imaginer la table elle-même comme la figure d'un ensemble représenté, on l'a vu, par un ovale, mais aussi un cercle, un carré, un rectangle (qui pourraient tous trois dessiner les contours d'une table), ou n'importe quelle ligne fermée sans point double. Les convives en seraient les éléments, chacun d'eux vérifiant la propriété de se trouver autour de la table.

Avais-je déjà cela en tête lors d'un court séjour en Italie, sur le bord de mer ligure, et plus exactement à Finale Ligure qui ne clôt pas la région comme son nom pourrait le faire croire, qui n'est pas l'ultime ville du littoral ligure, mais qui laisse entendre le secret éloignement de cette côte peu connue au fond, peu prisée, réputée beaucoup moins chic que la Riviera française qu'adorent les riches Lombards, cette côte peu touchée dont le nom de Finale Ligure dit assez qu'elle est aux confins, et pour

cela laissée heureusement à sa désuétude, d'autant plus en mai quand la plage est déserte et l'eau encore un peu froide, la plage de Punta est, la plage de la pointe est, confins des confins ?

En remontant dans les terres, un peu au-dessus de l'usine abandonnée, vers la vieille ville qui fut autrefois, du temps des Espagnols, reliée à Milan par la magnifique voie pavée carrossable, la via Beretta dont il reste quelques kilomètres, la via Beretta dite aussi « route de la reine » construite afin que Marguerite-Thérèse (celle-là même qui, infante, fut peinte par Vélasquez, sous le dais rouge, en sa robe empesée et large comme un lustre), débarquant ici qui appartenait alors à son royaume, pût rejoindre Vienne via Milan ainsi que son oncle et mari Léopold d'Autriche, en remontant dans les terres, il est une heure de l'après-midi, je rentre dans une trattoria qui ne paie pas de mine si ce n'est que l'ardoise sur le trottoir annonçant fritto misto et autres spaghetti alle vongole est alléchante. On entre dans une pièce sombre comme une grotte, et minuscule. Mais contre toute attente la salle à manger est installée dans une véranda qui donne sur un jardin planté d'orangers. Les Italiens savent y faire. L'endroit respire moins le bricolage que le neuf, et l'ampleur de la salle, d'assez plaisantes photos de légumes sur le mur, la lumière, la vue sur le jardin, font oublier la précarité de la construction. Les tables nappées de tissu blanc comme il se doit sont luxueusement éloignées les unes